

29/06/2001

# Le don des mots sur des notes

**L'IDEE RECUE**, psalmodiée depuis cinquante ans : Brassens est un grand poète mais un piètre chanteur - chansons monotones, guitare monocorde, accompagnement rudimentaire, etc. On peut dire que, sur ce point, les musiciens, les compositeurs, les interprètes ont bien gardé le secret. A quoi bon tenir tête, d'ailleurs ? Il y a dans le corps social en France après guerre un tel désir de constituer Brassens en poète (ce qui le gênait autant que d'être pris pour un musicien) : soit pour le sauver (de sa mauvaise réputation), soit pour l'excuser (d'une très moyenne apathie contestataire), soit pour se

Si l'on veut comprendre l'état moyen de la bigoterie en France dans les années 1950, du puritanisme, du rapport au politique, à la guerre et aux guerres, le cas Brassens est un cas d'école. Le prendre pour un poète, trente ans après le *Manifeste du surréalisme* (1924), en pleine activité de Michaux, de Ponge, de Saint-John Perse, de René Char... en dit plus long sur ses thuriféraires que sur lui. Lequel, d'ailleurs, dans ses portraits, parle de façon très lucide et honnête de ses divers désengagements. Brassens jouait moins bien que tous les guitaristes du monde. Aucun ne joue mieux que lui dans sa petite affaire. Tous ses guitaristes solo, les subtils chargés du contre-chant, du contre-point, de Barthélémy Rosso à Joël Favreau, tous admiraient chez Brassens ce battement, cette main droite de velours et d'acier, la pompe inégalable qu'il emprunte aux Manouches, Henri Crolla écouté aux portes de la roulotte de Django, ce rythme impérieux comme une affirmation,

cette décision du cœur. Là, Brassens est un irremplaçable accompagnateur de Brassens. On l'entend, sur certains documents amateurs : pour ses premières chansons, il est en privé soutenu par un autre bon accompagnateur. Or il ne s'en sort pas. Il sait que ce guitariste est meilleur que lui, mais la chanson est molle, énermée, désossée. Ailleurs, on le voit invitant Trenet à chanter, le doublant à la tierce, un moment à la quinte, musicos jusqu'au bout des ongles. Ne le lâchant pas des yeux.

hier. Ce qui est passionnant, c'est d'entendre comme il se les récite, comme il les scande, sur une seule note, parlées, murmurées, grognées, comme elles viennent se fonder en musique, après des millions d'essais, à quel point alors elles donnent cette impression courtoise, délicate, de n'être ni difficiles ni cherchées. Comme une révérence artiste, une pertec-ton d'artisan et un secret orgueil.

## DÉHANCHEMENTS SYLLABIQUES

Ce qui surprend, chaque fois, c'est cet engagement dans le jeu, ce battement implacable qui laisse une place de rêve, un boulevard, à ses syn-copes, à ses déhanchements syllabiques, cette espèce de scat qui annonce le phrasé de demain, ses images précieuses, ses trouvailles, ses saynètes incroyables, des veillées funèbres qui se changent en fessées, des hécatombes de gaillardes, ou *Bonhomme*, une des plus belles mélodies du monde. L'« immobilité » de Brassens en scène est là : concentrée en énergie dans les mains, les poignets, la tension, les avant-bras, le buste, main droite sans fléchir, main gauche très mobile, très élégante, et toutes les expressions d'un visage admirable. Le plus beau jeu de scène du monde (comme Joao Gilberto, Mary Stallings ou Bob Dylan).

Autre souvenir, une émission d'avant réctical (Europe n° 1, 1963) : mélodiste exceptionnel, il explique, manche en main, la joie que lui a apportée - enfin ! - une résolution d'accord final après laquelle il courait depuis quinze ans, pour une de ses plus anciennes chansons : *Bon-*

**Francis Marmoude**

homme, justement. Brassens, ce sont des accords de passage, des résolutions inattendues, des renversements de la en fa dièse : « J'ai passé ma vie avec une musique dans la tête... A éprouver des frissons que je n'ai éprouvés que par la musique... Même si on écrit des commentaires, il faut poser les trois mots qu'il faut sur les trois notes qu'il faut, c'est un don. Les plus grands poètes ne l'ont pas forcément. » Les paroles, il les a toujours

Autre souvenir, une émission d'avant réctical (Europe n° 1, 1963) : mélodiste exceptionnel, il explique, manche en main, la joie que lui a apportée - enfin ! - une résolution d'accord final après laquelle il courait depuis quinze ans, pour une de ses plus anciennes chansons : *Bon-*